

## **Las cosas** Esther Ferrer. Dans le cadre de l'art

Frédérique Richard

---

...ions — énumérations  
Number 59, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46663ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions Intervention

### ISSN

0825-8708 (print)  
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Richard, F. (1994). Las cosas : esther Ferrer. Dans le cadre de l'art. *Inter*, (59), 56–57.

# LES COSAS

## ESTHER FERRER

### Dans le cadre de l'art

Frédérique RICHARD

Les gens entrent et se font une place timidement. Esther FERRER est là et elle n'a toujours pas défaits ses bagages. Devant moi j'observe une table et le fétiche de l'art conceptuel: l'indestructible chaise. Je grille une cigarette et peut-être qu'autour de moi, dans quelques instants et peut-être même maintenant, quelque chose prendra forme. Tranquillement, Esther s'approche de son espace performatif. Un air glacial remplit soudain le Lieu et tout le monde se tait. Elle s'apprête à passer le temps. Ou plutôt à nourrir le vide. Oui, ce soir Esther ne sera pas «la mère des sentiments», elle ne sera pas nourrice. Non, elle dupera l'assistance. Peut-être qu'à certains moments, les «ready-made» mi-humains mi-objets d'Esther deviendront inaccessibles; des forces obscures nous tenaillent comme devant la mort. En plus, ce soir-là, les météorologistes prévoient une mince couche de dissuasion fébrile.

Esther FERRER rompt volontiers avec un art élitiste; de toute façon elle choisira la vie au détriment de l'art. Je parle ici de ces quelques cimetières de l'art sacré où l'objet est contemplé du haut de la tour d'ivoire. Ce soir elle offre un canapé brut fondé sur quelques critères précis. Brut renvoie ici à l'utilisation du matériau-objet en tant qu'il implique non seulement un travail sur lui-même, mais aussi en complicité avec son environnement. Ces objets dits «non-artistiques» au départ, avaient une fonction prédéterminée. En les plaçant sur sa tête, Esther leur livre de nouveaux attributs visuels. Elle sort ainsi tous ces objets de leur contexte de manière à ce qu'ils deviennent des «résidus d'événements». Ils avaient leur utilité précise, une fonction déterminée et même une historicité. Maintenant déplacés de leur contexte d'origine, ces objets deviennent tributaires de nouvelles qualités virtuelles; à la limite ils se retrouvent sans aucune fonction. Des oeuvres solitaires où seule l'imagination peut fournir une structure et leur donner vie.

Pour Esther FERRER il y a un environnement visuel qui est toujours là, des objets spécifiques faisant partie de notre petit univers; objets dont la conscience fait souvent abstraction, ou mieux, dont elle ne pourrait s'affranchir absolument. Assise, un entonnoir sur la tête, assise, un rouleau de papier hygiénique sur la tête, Esther, assise, un débouche-toilette sur la tête, etc. Esther nous propose de changer notre façon de voir. L'univers d'Esther s'éloigne grandement de celui régi par quelque loi.

Esther FERRER avec un débouche-toilette sur la tête, l'image permet de me libérer des stéréotypes et autres clichés; un peu comme le mouvement d'un moment libérateur, le fil conducteur de la nature laisse dominer par son devenir. Il s'agit ici d'objets manufacturés qui peuvent être synonymes de répression ou d'aliénation. Voilà que le cerveau est bouché et que l'utilisation de l'instrument pourra le débloquer.

Quelqu'un, dans un passé pas si lointain nous disait: «il faut par tous les moyens possibles remplacer la nature partout où elle peut être remplacée» (ARTAUD). Ce remplacement devient un détournement et, aux hasards de détours, Esther FERRER utilise des objets qui représentent l'univers de chacun: le logis. La maison dans toute sa régularité et son intimité; tout ce qui rend nos intérieurs plus attrayants; *La merveilleuse virtualité monotone des objets*. La puissance, l'excellence, le rendement efficace, les vertus du progrès, et tous ces nouveaux objets qui justifient nos nombreux remplacements.

Au «ready-made» humain, elle ajoute l'absurde à l'absurde: «au centre de l'absurdité, je construis quelque chose, un simulacre d'ordre, qui est, je le sais, très provisoire très instable mais qui me donne un équilibre lui aussi toujours provisoire, instable. Je rajoute de l'absurde momentanément organisé à l'absurdité du monde, c'est ce qui me permet de vivre». Il est question ici de sensibilité, que je définis comme étant un point de vue sur des circonstances vécues, Esther adopte un point de vue sensible sur les événements; un sentier examinant son concept.

La deuxième partie de cette présentation concerne plus particulièrement l'organisation de l'espace. Esther s'occupe à occuper l'espace disponible, réconfortant, nos yeux se laisseront distraire par la structure de cet environnement. Ce soir nous sommes les témoins de l'aménagement d'un lieu: celui qu'Esther prend momentanément pour domicile. Chaque objet sur le mur avait son espace prévu sur les cloisons, comme un tout nouveau bibelot, à l'endroit exact où il prendra place de manière à ce qu'il soit en parfaite harmonie avec le reste de votre univers. Les murs d'une vie paisible en quelque sorte, ou chaque objet fixé sur un des murs du Lieu vient confirmer la sédentarité de notre sédentarité et notre degré de civilisation.

Esther FERRER invite à comprendre autrement la banalité de l'objet, de la même manière que John CAGE invitait à entendre autrement les bruits habituellement omis. Devant le vide, ce «rien», demeurer devant rien! Ou vers quelque chose?... Prenons par exemple une conversation entre deux personnes pendant cinq minutes. Il se peut que dans ce cours laps de temps, il ne se soit rien dit, mais il se peut aussi qu'à travers quelques bribes il se soit réellement dit quelque chose; quelque chose à raconter à propos d'Esther devenue, pour un temps, ma complice.

Esther Ferrer au Lieu le jeudi 18 novembre 1993



Photo : François BERGERON